

VIII.

LE RÉTABLE DE Kerdévot

(Paroisse d'Ergué-Gabéric.)

---

On a souvent mentionné le *Rétable de Kerdévot*, on a cité les légendes qui le concernent (voir : tome VIII du Bulletin, p. 56.), mais jamais encore il n'en a été fait une description complète, détaillant chacune des scènes, indiquant le groupement, le costume, la pose des différents personnages. Or, ce travail est si remarquable et si important, qu'il mérite vraiment une monographie sérieuse.

Le rétable, tel qu'il existait primitivement, ne comprenait que quatre panneaux : trois dans le bas et un dans le haut :

- 1° Le Nativité de Notre-Seigneur.
- 2° Le Trépassement de Notre-Dame.
- 3° Ses Funérailles.
- 4° Son Couronnement au ciel.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, on a voulu parfaire l'œuvre et on y a ajouté deux autres scènes qui accostent le Couronnement et qui sont :

- 5° L'Adoration des Mages.
- 6° La Présentation de l'Enfant-Jésus.

de sorte que maintenant le rétable forme comme un tableau carré, divisé en panneaux, et mesurant 3 m. 12 de largeur sur 1 m. 70 de hauteur.

L'ensemble de ces sculptures est tellement étrange, le caractère des scènes et de chacun des personnages est tellement saisissant que le merveilleux s'y est attaché et que l'on a voulu y voir le résultat d'une œuvre mystérieuse : les uns disent que c'est le travail d'un jeune garçon campagnard, les autres l'ouvrage d'un jeune marin travaillant en secret

dans la cale de son navire, etc. Le vrai mot est que c'est là un travail flamand de la fin du XV<sup>e</sup> siècle ou du commencement du XVI<sup>e</sup>. Je dois cette solution à M. Courajod, conservateur des musées nationaux, professeur de sculpture française à l'école du Louvre.

Les ateliers des Flandres, qui dans la beauté et la variété de leurs productions avaient précédé la véritable *Renaissance*, avaient répandu leurs œuvres dans les différentes contrées de la France, de l'Allemagne, même dans la Pologne, et on les y retrouve encore en grand nombre. Pour ma part, je ne connais en France que deux rétables analogues à celui de Kerdévet : l'un à la cathédrale de Rennes, transféré de l'église Saint-Germain de cette même ville ; l'autre dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, dans la chapelle de N.-D. de Pitié. J'ai dans mes cartons, la photographie d'un autel d'une église de Cracovie, qui offre dans le style de quelques-uns de ses personnages, une similitude frappante avec ceux de Kerdévet. M. Courajod possède une statuette d'apôtre absolument semblable comme pose et comme draperie à l'un de ceux qui assistent dans notre seconde scène à la mort de la Sainte-Vierge, et qui est ici saint Jacques Le Majeur ; or cette statuette provient de l'école d'Anvers, dont elle porte la marque de fabrique, une main coupée, imprimée au fer rouge. L'examen le plus minutieux ne m'a pas permis de reconnaître dans le rétable de Kerdévet la moindre trace d'une marque de fabrique ; peut-être est-elle dissimulée par la peinture et la dorure qui recouvrent tous les personnages, peut-être existe-t-elle dans le panneau supérieur qui a échappé jusqu'ici à mes investigations ; mais sans le moindre doute, il faut conclure que notre rétable est une œuvre de cette école d'Anvers, qu'elle y fut acquise par quelque seigneur ou quelque prêtre du pays breton, et de là la légende, de là la tradition orale encore conservée, que cette pièce merveilleuse fut emmenée

par mer au port de Quimper et que le fabricant de Kerdévot alla en faire la réception.

Arrivons maintenant à la description : chaque panneau a environ 1 mètre de largeur sur 0 m. 85 de hauteur.

*1<sup>re</sup> Scène. — Nativité.*

L'Enfant-Jésus est étendu à terre sur un pan du manteau de la Sainte-Vierge. Celle-ci est à genoux, les mains jointes et la tête penchée, en adoration et en contemplation devant son Fils divin qui vient de naître. Ses cheveux divisés en tresses nombreuses descendent sur ses épaules et jusqu'à ses reins ; elle est couverte d'un manteau très ample dont les bords s'étalent sur le sol. La bordure de ce manteau est composée d'une inscription gothique en lettres d'or sur fond vermillon et donnant tout le texte de la *Salutation angélique* : AVE. MARIA. GRATIA. PLENA. DOMINUS. TECUM. BENEDICTA. TV. IN. MILIBVS... etc.

De l'autre côté de l'Enfant-Jésus, saint Joseph, appuyé sur un bâton, enlève son chapeau de la main droite et se dispose à s'agenouiller devant l'Enfant dont il sera le père, le nourricier et le gardien. Il est vêtu d'une robe longue et d'un manteau, et porte au côté une besace ou une sorte d'aumônière.

Près de l'Enfant-Jésus est agenouillé un petit ange vêtu d'une robe longue et d'une dalmatique. Sur le premier plan, à droite, un berger jouant de la cornemuse, instrument semblable à nos binious bretons. Sur le col de son capuchon, on lit aussi les paroles de l'*Ave Maria*. Son expression de ferveur et d'entrain est admirable, et il faut remarquer encore le style de sa chaussure et surtout ses jambières ou molletières qu'on retrouve dans les statues du pauvre de saint Yves à Plonéis, à Gouézec et aux chapelles de Quilien, en Landrévarzec, et de Saint-Vennee, en Briecc.

En face de ce berger musicien, de l'autre côté, derrière la Sainte-Vierge, est une femme portant une lanterne. Son costume est riche; les manches très courtes de son corsage, terminées par des franges, laissent échapper des manches longues aux plis très amples, sous lesquelles on en remarque d'autres très étroites qui serrent les poignets. Sa tête est couverte d'une coiffure semblable à un turban, retenue par un ruban formant mentonnière, noué sur le sommet du chef et retombant sur le dos. Cette femme rappelle un personnage à peu près identique, dans une mise au tombeau sculptée dans l'autel du bas-côté nord de l'église de Rosporden, et sa coiffure se trouve reproduite dans une statue de sainte Barbe à Guengat et dans une des Saintes-Femmes de la descente de croix de Quilinen.

Dans l'arrière plan, séparés des personnages principaux par une petite clôture en osier, sont trois bergers, dont l'un joue de la musette, le second porte une houlette, le troisième a une main élevée et l'autre posée sur la claie en osier. Les deux premiers sont coiffés de chapeaux, le dernier d'un capuchon pointu. Ces personnages, par leurs gestes et leur expression, semblent s'entretenir du mystère dont ils sont témoins. Un quatrième berger, encapuchonné aussi, débouche par une petite arcade, derrière saint Joseph.

Le bœuf est tout près de l'Enfant-Jésus, à côté de saint Joseph; l'âne est plus loin, derrière la femme à la lanterne. La moitié de cette scène est abritée par une toiture délabrée portée sur quelques frères piliers, et dont on voit la charpente à nu.

## 2° Panneau. — Trépasement de Notre-Dame.

La Sainte-Vierge est étendue sur sa couche, enveloppée dans son manteau, les bras croisés, avec une expression de paix profonde répandue sur ses traits vénérables. Le lit est recouvert d'un drap ou linceul retombant en plis gracieux.

BULLETIN ARCHÉOL. DU FINISTÈRE. — TOME XXI. (Mémoires). 7.

Dans le bois du chevet on retrouve les panneaux de menuiserie du XV<sup>e</sup> siècle. Autour du lit funèbre sont groupés onze apôtres, dans l'expression d'une douleur immense, mais dans des attitudes variées. Saint Pierre revêtu d'une chape et portant un cierge se tient tout près de la tête de son auguste maîtresse. A côté de lui saint Jean, avec une chevelure dorée, portant aussi un cierge et contemplant le visage de celle qui lui avait été léguée pour mère. Derrière le chevet est un autre apôtre, les mains jointes, et à côté de lui saint Jacques le Majeur, tenant d'une main un cierge et de l'autre un chapelet. Deux des apôtres s'essuient les yeux avec les pans de leurs manteaux ; deux autres lisent dans leurs livres de prières, et l'un de ces derniers est agenouillé sur un prie-Dieu à côté de la couche funéraire.

Deux petits anges, les mains jointes, vêtus de dalmatiques, planent dans les airs au-dessus de cette scène de deuil.

### 3<sup>e</sup> *Panneau*. — **Funérailles de la Sainte-Vierge.**

Deux apôtres portent respectueusement sur leurs épaules le brancard sur lequel repose le corps de la Vierge. Les dix autres, avec saint Jean en tête portant une palme, forment un cortège plein de douleur. Trois soldats juifs, remplis de fureur, veulent s'opposer à la marche du convoi et portent une main sacrilège sur le brancard sacré ; leurs mains se détachent de leurs bras et restent fixées au bois qu'ils ont touché témérairement ; et on les voit, tombés à la renverse, se lamenter et se tordre dans la souffrance. Cette légende, qui avait cours au moyen-âge, est tirée des évangiles apocryphes, et se trouve consignée dans la Légende dorée de Jacques de Voragine et aussi dans le mystère breton du Trépas de Madame la Vierge-Marie, publié et traduit par notre Président.

4<sup>e</sup> Panneau. — Couronnement de Notre-Dame.

Le Père Eternel et son divin Fils sont assis sur un large trône à dossier gothique, orné de pinacles aigus et de découpures flamboyantes. Le Père Eternel a la tête couronnée, et le Fils a la poitrine nue pour faire voir la plaie de son côté sacré. Sur ses mains et ses pieds se voient les stigmates des clous du crucifiement. Devant eux est agenouillée la très Sainte-Vierge, les mains jointes et la tête découverte ; ses amples vêtements s'étalent sur les marches du trône, et les deux divines personnes déposent sur sa tête une couronne au-dessus de laquelle plane le Saint-Esprit sous forme de colombe.

Au-dessus du trône sont deux anges portant la colonne de la flagellation et la croix de la passion. De chaque côté, deux anges debout et deux autres assis jouent du hautbois, de la harpe, de la guitare et de l'orgue et célèbrent la gloire de Celle qui est couronnée Reine des anges et des saints.

Les deux autres scènes, ajoutées après coup, sont composées de manière à imiter autant que possible les tableaux primitifs ; mais, malgré toute la bonne volonté qu'on y a mise, le style et la plus grande lourdeur des draperies trahissent une époque postérieure. Il est à croire qu'ils sont du même temps et de la même main que la grande statue de la Sainte Vierge qui surmonte le rétable et qui date à coup sûr de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi que le beau trône sur lequel elle est assise.

Le premier de ces panneaux représente l'*Adoration des Mages*.

La Sainte-Vierge, debout dans l'étable, présente l'Enfant Jésus au-dessus de son berceau. A ses côtés est saint Joseph. Deux des rois ont déposé leurs couronnes et, se tenant à genoux, offrent leurs présents au nouveau-né. Un troisième encore debout est coiffé d'un turban et tient dans ses mains une riche cassette entr'ouverte. Deux des gens de leur suite

semblent aussi en adoration devant le Dieu Enfant ; et en arrière deux hommes d'armes portent des hallebardes. L'un de ceux-ci a la moustache et la mouche du temps de Louis XIII, et cette particularité pourrait bien servir à dater ce travail.

La dernière scène c'est la *Présentation de Notre-Seigneur* et la *Purification de la Sainte-Vierge*.

La Sainte-Vierge, en grandes manches à bouffantes, offre l'Enfant Jésus au-dessus d'une grande table couverte d'un tapis brodé. Saint Joseph se tient derrière elle. Le grand prêtre, les mains jointes, contemple l'Enfant qu'on offre au Seigneur. Deux autres prêtres l'accompagnent et sont aussi en contemplation. Un jeune lévite tient une torchère ou grand cierge. Une servante, vêtue d'une robe recouverte d'une tunique courte, avec manches larges et très courtes, porte sur la tête une corbeille où se voient les deux tourterelles ou les deux pigeonceaux qui seront le prix du rachat de l'Enfant Jésus. Une autre servante, à genoux, tient un grand vase contenant l'eau de la purification. Ces deux derniers personnages se retrouvent dans les sculptures des autels de Lampaul-Guimiliau et semblent sortir du même atelier.

Les deux derniers panneaux sont encadrés par des arabesques sculptées dans le genre du XVII<sup>e</sup> siècle. Les quatre panneaux flamands, au contraire, sont entourés de colonnettes guillochées et de fines découpures gothiques, moulurées et feuillagées. Au-dessus des colonnettes du milieu, on voit les statuettes de sainte Agnès avec son agneau et de sainte Barbe portant sa tour. Les statuettes qui surmontaient les colonnettes latérales ont disparu.

Le fond des panneaux est tapissé d'une fenestration flamboyante très délicate, avec imitation de vitraux à losanges et même de vitraux peints dans quelques-unes des baies.

Tout l'ensemble de cet ouvrage est peint et doré. On peut constater ici avec quel soin et quel talent ce travail de décor était fait dans les ateliers du moyen-âge.

Les figures des personnages sont colorées en brun très foncé, sauf celle de la Sainte-Vierge qui reste en teinte plus claire. Les draperies sont dorées en plein, sur un apprêt spécial qui donne un bruni imitant le bronze doré, et sur ces surfaces brillantes se détachent des bordures en vermillon ou en azur, réhaussés de lettres d'or, de feuillages, de tracés géométriques, puis de fines gravures au burin, des niellés délicats, des rinceaux, des enroulements, des rosaces, des pointillés, des fleurettes d'une ténuité et d'une correction admirables.

Ne serait-ce pas l'occasion de rappeler qu'il faudrait épargner et sauver avec le plus grand respect tous les vestiges de nos peintures anciennes ? On en trouve encore de nombreuses traces sur les vouîtes et les murs de nos porches, sur les guirlandes de feuillages encadrant les portes des églises et chapelles, sur les vieilles statues de bois et de pierre, sur d'anciens autels et de vieux lambris. Ce sont là les reliques de l'art de nos pères ; qu'on se garde bien de les rafraîchir ou de les faire disparaître ; respect à ces restes vénérables, qu'on les conserve et qu'on les garde de tout détérioration.

J.-M. ABGRALL,

*Chanoine Honoraire.*

20 février 1894.

---



IX.

## LE RÉTABLE DE Kerdévot

(Légende recueillie par l'abbé Antoine FAVÉ.)

---

Un jour, grande nouvelle survint au pays de Cornouaille. Aux alentours de Quimper, à vingt lieues à la ronde, on annonçait qu'à Lédano, un peu plus loin que Lanniron, la marée avait apporté une barque, une barque désemparée, sans patron ni matelots ; à bord se trouvaient des tableaux sculptés, admirablement ouvragés, œuvre des Anges, pour sûr, s'ils se mêlaient de *tailler des images* : panneaux et compartiments du plus fin coloris, aux ors éblouissants, aux détails dénotant un Maître qui avait contemplé de près la splendeur de Dieu et les merveilles de la vie de la douce Vierge Marie.

Dans la ville, pendant plusieurs jours, il ne fut cause que de l'événement : le Chapitre voulait enrichir de cette aubaine la splendide cathédrale élevée grâce à sa persévérance héroïque et à ses admirables sacrifices, à ceux de ses prédécesseurs et de la noblesse et du peuple du pays.

Bourgeois et artisans avaient trouvé à cette merveille d'art une place au Guéodet, au sanctuaire de Notre-Dame, gardienne choisie des libertés de la cité.

Messieurs de la Justice dissimulaient de leur mieux leur sentiment intime, pour ne pas compromettre d'avance leur arrêt s'il arrivait débat et contestation sur lesquels ils eussent à porter un jugement par la Cour de Quimper-Corentin.

Mais la barque restait inerte, immobile, toujours à la même place, et sa cargaison ne pouvait être déplacée par les bras les plus robustes, ni par force ni par adresse.

Après Quimper, l'émoi gagna les paroisses de la contrée : gravement et bruyamment, elles délibérèrent et décidèrent qu'il serait envoyé des délégués pour se mettre en possession de ce trésor, au nom respectif de la communauté, par tout moyen, y compris deux des plus légitimes, par achat ou occupation : « *primo occupanti.* »

Et l'embarcation, toute frêle, sans agrès, résistait à tous efforts pour la faire aborder : on eût dit que sa quille et son gouvernail étaient incrustés pour toujours dans une masse de plomb refroidi et rigide.

Enfin, survint, après tant d'autres, le fabrique de Kerdévet accompagné du recteur du Grand-Ergué : à leur approche, l'eau frémit et l'esquif mu par un souffle mystérieux, s'en fut toucher à la rive et s'y arrêta, comme si à cette heure, elle eût reçu quittance de sa commission.

On s'empressa de débarquer le précieux dépôt. On délibéra longtemps encore : les paroisses s'interpellaient vivement, et, après grande dépense de paroles, pour conclure enfin, on décida à la majorité des voix, que le Rétable serait chargé sur une charrette et que le sort déciderait d'après la direction que prendrait l'attelage, et surtout d'après le point où arrivé, il refuserait de continuer son chemin.

Justement, là, sur la rive, se trouvaient deux bœufs, venus on ne sait d'où, et n'appartenant à aucun personnage connu.

On leur passa le joug avec un certain respect, car à eux, en définitive, revenait la charge de signifier le *jugement de Dieu*. C'était deux beaux bœufs doux et dociles, certainement de la même descendance que celui qui, certaine nuit de décembre, réchauffait de sa tiède haleine, l'Enfant Jésus dans l'étable de Bethleem.

A la vue du fabrique de Kerdévet, cela était sans conteste, la barque et le Rétable avaient atterri, mais toutefois l'épreuve ne semblait définitive qu'à ceux d'Ergué ; ils avaient une avance, une chance, mais ils pouvaient la perdre encore.

C'est ainsi que devisaient avec animation, avec l'obstination de joueurs malheureux, les représentants des paroisses, qui suivaient la procession lorsque les deux bœufs se furent mis en marche. Et chacun, comme de juste et de raison, faisait des vœux pour son église : ce Rétable si beau suffisait à faire l'orgueil du pays qui le posséderait. Après avoir traversé Quimper, les bœufs laissés à eux-mêmes suivirent la route de Coray : on arriva à la Croix-Rouge, paroisse d'Ergué-Gabéric, puis on passa, sans toucher, l'embranchement que le voyageur prend de la Croix-Rouge pour aller sur Elliant et la chapelle de Kerdévet.

Un sombre dépit et un découragement mal dissimulés s'emparaient des Erguéens, tandis que ceux de Coray, Langolen, Laz, Trégourez et les habitants des Montagnes Noires devenaient peu à peu, plus braves, plus bavards, presque railleurs. Ils ne le furent pas longtemps, car, arrivés à *Penn-Carn-Ivin*, les bœufs comme répondant à une intimation irrésistible changèrent brusquement de route, prirent le chemin creux et se rendirent directement au sanctuaire de Notre bénie Dame de Kerdévet. Les cloches de la belle chapelle envoyèrent au loin, portées par le vent, leurs plus joyeuses sonneries pour annoncer à quiconque avait des oreilles que Dieu avait prononcé en faveur de N.-D. de Kerdévet.

Le Rétable prodigieux fut immédiatement placé au-dessus de l'autel principal.

Les deux bœufs furent abandonnés en offrande à Notre-Dame. Par respect, personne ne voulut faire acte de propriété sur eux.

On conviut qu'ils ne seraient à personne tout en étant à tout le monde, moyennant une condition qui, bien longtemps, fut observée scrupuleusement. Quiconque en avait besoin, les avait à sa disposition pour toute la journée : il n'avait qu'à les prendre à l'aurore et les reconduire, avant le

coucher du soleil, devant les belles auges de pierres qu'on leur avait faites en leur résidence, au village de Kerdilès. Il est à croire que le fabrique, si heureux en son entreprise, à Lédano, était de Kerdilès et qu'il avait conduit à son village les deux bœufs pour les y hospitaliser.

Un matin, pendant la moisson, un homme du pays, on a gardé son nom, Jean Guisquet, alla quérir les deux bœufs pour son service. Ces bêtes, de robuste nature et de pacifique humeur, lui fournirent bon et loyal labeur. Le soleil allait sur son couchant ; une charretée de seigle restait à charger, c'était la dernière, et, malgré les observations de ses compagnons, Jean Guisquet qui voulait en finir, de crier : « Pour une charretée de plus, ce ne sera pas grand'chose ! »

Il le croyait. hélas ! Mais le soleil se couchait : les deux bœufs, le lendemain, ne furent pas retrouvés devant leurs auges à Kerdilès, ni ailleurs, non plus que sur la montagne de Kerdévot où on était accoutumé à les voir venir ruminer, sur le versant sud de la colline.

Si cette version populaire pouvait fournir un élément sérieux d'information historique, si nous en croyons les deux ou trois vieillards qui nous désignent Jean Guisquet avec sa filiation, cet épisode merveilleux ne remonterait pas plus loin que 1750-1760.

Il y a eu des Guisquet à Kerampelliet, au Mezhouet, où il n'y a qu'un profond ravin à traverser pour arriver à l'emplacement des auges de Kerdilès ; enfin les Guisquet, auxquels se rapporteraient le mieux les renseignements recueillis, seraient de Keranhénaff (Kernéno), trêve de Kerdévot.

Mentionnons pour mémoire que d'autres disent que l'imprudent, cause de la disparition des bœufs, était de Bohars, chef-lieu de la section de ce nom, proche de Kerdévot.

Deux quartiers d'Ergué-Gabéric revendiquent l'honneur de posséder des auges de pierre où les bœufs mystérieux étauchaient leur soif : Kerdévot et Kerdilès.

A l'est de la chapelle, dans un pré appelé *Yun-Maria*, on trouve une fontaine d'un cachet assez monumental, de deux mètres de façade, avec pilastres d'un travail soigné qui surmonte un édicule orné en chef d'un écusson de forme carrée, écartelé, représentant d'un côté quinze ou dix-huit mouchetures, et de l'autre une main levée comme pour porter un témoignage.

Les seigneurs de Guengat portaient d'*azur à trois mains dextres appaumées d'argent en pal* ; la famille de Jacquelot porte d'*azur au chevron d'argent accompagné en chef de deux mains dextres de même...*

La main *dextre appaumée* que nous relevons sur l'écusson de la fontaine de Kerdévot, est seule. Or, cette main levée pour le témoignage est aussi l'emblème héraldique de saint Jean-Baptiste que l'on retrouve notamment dans les armoiries de la ville de Belley : rapprochez de cette donnée, que dans la chapelle de Kerdévot se trouvent un autel et un rétable consacrés à saint Jean ; que la messe s'y chante toujours solennellement le 24 juin, fête du précurseur.

Au nord de la chapelle, on voit une belle fontaine, récemment restaurée, creusée et entretenue en l'honneur de saint Jean ; on y voit même la tête décapitée du martyr d'Hérodiade, avec cette particularité qu'elle est voilée comme la tête de la victime vouée au sacrifice ?

Il nous paraît plausible de croire que la *dextre* de l'écusson mentionné se rapporte au culte de saint Jean-Baptiste.

Dans l'édicule qui surmonte la fontaine de Kerdévot, dans une niche, une statue de pierre d'un grain assez grossier, mais d'un travail gracieux, frappe l'œil du pèlerin.

C'est une Vierge-Mère, couronnée, portant le divin *Bam-*

*bino* sur ses genoux, un livre est ouvert et l'index de l'enfant le désigne.

Servant de déversoir à la fontaine, on trouve deux petites auges, d'un travail relativement fini : chacune d'elles a 40 centimètres sur 30, et 20 de profondeur.

La fontaine et les auges étaient l'objet de soins tout particuliers : leurs eaux bienfaisantes guérissaient du catarrhe, de la fièvre ; et le vieux cantique ajoute :

« *Davantaich, ous he scarza edeus peb maguerz*

« *Da vaga ho c'hvouadur abandans eus a læz.* »

Lorsqu'une jeune mère manquait de lait, elle venait à la fontaine, la nettoyait et, en reconnaissance de ce soin, la bonne Dame de Kerdévot lui accordait la grâce de pouvoir allaiter abondamment son poupon.

Au sud-est du champ, on rencontre une autre fontaine, dédiée à saint Fiacre ; elle n'a aucun caractère particulier : on y va pour obtenir la guérison des maux d'entrailles et des douleurs rhumatismales, de même qu'on se rend à la fontaine de saint Jean, pour être préservé des maux de tête.

Le voyageur allant ensuite par Keryan, arrive au Méout (Mezhouet), où commence le ravin pittoresque que l'on doit traverser pour arriver sur le terrain de Kerdilès, à la garenne de quatre journaux d'étendue, appelée : *Gourem-an-Eoriou*, la garenne des auges ; à peu près à mi-chemin de la montée, on voit une fontaine dont le bassin est à moitié tari. Là se trouvaient autrefois deux auges de pierre ; d'autres disent même trois. Il n'en reste plus qu'un spécimen ayant la forme d'un pentagone mal ébauché, de 25 centimètres de profondeur sur 85 centimètres de longueur et 20 centimètres de largeur. De même que du temps d'Aristote, les abeilles construisaient leurs rayons de miel tout comme de nos jours, si vieille que soit l'auge de Kerdilès, elle ressemble fort

à celles que l'on creuse à notre époque, à l'usage des bêtes à cornes, à laine ou à soie nourries dans nos fermes. On n'y voit qu'une particularité : la partie antérieure va se réduisant et s'amincissant pour former un bec de pichet par où l'onde pure s'échappait pour retomber dans une deuxième auge placée au-dessous.

Avouons que ces monuments rustiques ne font plus comme jadis le sujet des conversations du soir au foyer domestique : tout passe, tout s'en va, y compris les témoins auriculaires, ces dépositaires de traditions qu'il était bon de consigner.

ANTOINE FAVÉ.

